

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 2

Artikel: Tendresse, mon bel amour [fin]
Autor: Goudin, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tendresse, mon bel amour

par André Goudin

(Suite et fin)

Satisfait, soulagé et un peu écouré de moi, j'étais en train de me rajuster, lorsque je vis le garçon effondré sur mon lit. De grosses larmes coulaient sur ses joues maigres. Je me penchai sur lui :

— Pourquoi pleures-tu ? Je t'ai fait mal ? . . .

Et lui de prononcer ces paroles inoubliables :

— Oh ! non . . . je pleure de joie ! Je suis trop heureux ! Il y a trois ans que j'attendais un jour comme celui-ci . . .

— Tu attendais ? Que veux-tu dire ?

— Oui, je vous aime depuis longtemps, mais vous ne faisiez jamais attention à moi . . . Il n'y avait que ma mère qui comptait ! Je me disais toujours : il va peut-être finir par s'intéresser à moi, me demander de venir chez lui ? Jamais rien. Vous ne me regardiez pas. Et ce pull-over qui vous faisait hausser les épaules, vous ne saviez pas que c'était pour vous que je le tricotais ! Vous vous en fichiez bien !

— Mon pauvre gosse !

— Oui je ne comptais pas plus pour vous qu'un cendrier sur la table du café . . . Parfois même, vous me regardiez tricoter avec des yeux méchants . . . et j'allais me cacher dans les lavabos pour pleurer.

J'étais bouleversé et j'avais envie de pleurer, à mon tour. Ainsi, ce pauvre petit m'aimait depuis trois ans, moi un homme ayant dépassé la quarantaine, le front déjà dégarni, et je ne m'en étais jamais aperçu ? Il est vrai que je sortais d'une passion folle de cinq années dont j'avais encore le cœur tout saignant . . . Un beau petit matador de bureau qui m'avait fait pleurer comme je ne pleurerai certainement plus jamais. Un sale gosse cruel et vicieux dont la chair moite, enveloppée de pauvres lainages que j'épluchais comme un oignon, me rendait fou ! Un garçon de vingt ans, aux cheveux noirs et aux dents de loup. Un giton ivrogne qui m'arrosait de rhum, arrachait dans ses transports la poire électrique du lit, renversait la table de nuit en jouissant, et avec qui je me retrouvais sur la carpette, mordu, battu, moulu, dans une sorte de judo érotique . . .

Après le départ de Roger, je demeurai morne, triste, désemparé. D'un côté, un jeune voyou qui ne m'aimait plus et que j'adorais toujours; de l'autre côté, un ouistiti mal peigné, humide et tendre, que je n'aimais pas, que j'avais pris par ennui, et qui venait de m'avouer son merveilleux amour.

C'est alors que la tendresse entra dans mon cœur, comme une belle fée en pantalon, avec un collier de caniche autour de son cou et des caresses qui chatouillent dans sa chevelure.

Je revis souvent Roger et, avant lui, je me pris à aimer ses pauvres grandes mains rouges, meurtries par l'eau et le dur travail d'usine où il gravait des seringues. Je pris l'habitude de son malheur comme on prend l'habitude de prier. Je pris l'habitude de lui faire l'amour comme on fait l'aumône. Tout commença par une immense pitié qui mit longtemps à fleurir, et ce ne fut que beaucoup plus tard que je découvris qu'elle était l'arbuste du simple et véritable amour, et que ses humbles fleurs étaient les fleurs du bonheur.

Un jour que Roger était plus triste et plus découragé qu'un autre par son dur travail à l'usine, je lui demandai (d'accord avec mon vieux compagnon) de rester chez moi, je veux dire chez nous. Tremblant de joie, il y apporta sa petite chienne maltaise, sa seule amie, comme une belle excuse blanche à tant de laideurs grises. Puis, je l'obligeai à quitter l'usine où des imbéciles le faisaient pleurer parce qu'ils ne comprenaient pas sa délicatesse. Il s'occupa alors de notre intérieur, du lavage, du repassage, de la cuisine. Il apprenait lentement le bonheur de vivre loin de la foule horrible des hommes, dans un gentil appartement; le bonheur de manger des bonnes choses, de marcher sur des tapis, de disposer des fleurs dans un vase.

Un jour, mon dentiste et sa femme se prirent d'amitié pour mon petit gosse qui m'accompagnait chez eux, lorsque j'allais « aux fraises », et lui offrirent une place d'assistant. Sauvé de l'usine, il portait une belle blouse blanche, et certains clients l'appelaient : docteur !

Treize années ont passé, et Roger est toujours auprès de moi. Mon vieux compagnon (celui qui n'est pas un amour, mais mon cœur, ma chair, mon sang, la moitié de moi-même) l'a adopté, et ce garçon est aujourd'hui un peu comme notre fils. Il m'est doux de penser qu'un jour il me fermera les yeux ...

En vérité, n'est-ce pas là un conte de fée ? Le petit sidi de bistrot, celui que j'appelais ironiquement : « la tricoteuse » s'est dépouillé de cette féminité déplaisante dont j'ai horreur, pour ne plus garder, de sa métamorphose, qu'une étrange jeunesse enfantine. Il est devenu un beau jeune homme bien sain, bien propre, et grâce à son teint clair, à sa myopie charmante et à sa petite calotte de cheveux noirs taillés en brosse, ses trente-trois ans, qu'il porte comme un page, en paraissent à peine vingt-cinq. Quand il rit aux éclats à cause d'une mouche qui vole ou de Brigitte Bardot qui se prend pour une actrice, il me fait penser à ces vers de Musset :

Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.

Oui, Roger est un miracle de jeunesse et de bonté. Il est aimé de tout le monde, ce qui permet à notre homophilie de passer comme une lettre à la poste ! Celui que je nomme : « mon elfe à quatre feuilles » a de petits secrets avec la nature. Il parle chien avec sa petite chienne, connaît le langage de ses ours en peluche et tutoie les roses auxquelles il adresse des poèmes remplis de délicieuses fautes d'orthographe. Car Roger n'est pas cultivé, compte sur ses doigts, croit que les mythes se

tuent avec du Fly-Tox, et c'est pour cela que sa petite âme, pleine de pâquerettes, est reposante comme une prairie au soleil. Il me repose beaucoup des imbéciles trop intelligents que j'ai connus... des intellicuels au cœur sec... et l'on comprendra ce que je veux dire, si je confesse que je fus, il y a bien longtemps, le secrétaire de Jean Cocteau.

Mais je vois que le plaisir de parler de Roger m'égare... Disons, pour terminer, qu'il est un merveilleux petit poste de radio que le destin m'a envoyé pour des auditions quotidiennes de bonheur.

Vais-je avouer que, depuis treize ans, je n'ai jamais connu d'autre garçon que Roger, comme il n'a jamais connu d'autre homme que moi ? Que cela paraisse incroyable, extravagant, j'y consens, car la fidélité n'est pas une vertu chère aux homophiles ! Cela prouve seulement que l'acte sexuel qui s'habille en robe de tendresse, dure plus longtemps que l'acte sexuel qui porte les slips écœurants de l'amour.

Un dernier aveu, maintenant, et qui me coûte; mais je le fais parce que j'estime que la seule excuse d'écrire est d'être absolument sincère, et que dans tout écrit homophile, la sincérité m'importe plus que le talent.

Il y a quelques mois, je fus sur le point de tromper Roger avec un garçon en fin de printemps... un garçon au visage de jolie fouine, intelligent, cultivé, écrivain à ses heures et virtuose de la frivolité dou-loureuse; un garçon possédant le charme morbide et la versatilité de tant de fantoches homophiles que je vomis. Notre amitié, commencée sous le signe de la littérature, menaçait de se terminer dans un lit. Pendant longtemps, il m'adressa, deux fois par semaine, de longues lettres perfides, délicieuses, et devenant de plus en plus érotiques. Il se moquait gentiment de mes complexes, prétendait trouver je ne sais quel charme à mon crâne déplumé et à mes yeux de mouton triste, et, en vérité, quel homme de mon âge ne serait point troublé par un beau garçon qui lui écrit : « Tu me plais tel que tu es, et je serais fier que l'on dise partout de toi que tu es mon ami » ?

Mais je me suis ressaisi au bord de la sottise, j'ai cessé brutalement d'écrire à ce garçon, et j'ai détruit toutes ses lettres qui sentaient mauvais le caprice. Aurais-je été assez faible, assez niais, que de sacrifier treize années de tendresse à je ne sais quelle fantaisie sexuelle d'une heure, dont mon bel ami provisoire serait sorti écœuré et moi infiniment triste ? Dieu merci ! j'ai plus de bon sens que de sens, et les fesses de rencontre ne m'intéressent pas.

« Au soir de cette vie, vous serez jugé sur l'amour » a dit St. Jean de la Croix. Pour moi, j'attends ce jugement sans crainte, puisque raté, malade, fatigué et pauvre, je me sens quand même infiniment riche de la richesse de ces deux amours tendres qui me conduiront au cimetière, l'un durant depuis vingt-cinq ans et l'autre depuis treize ans... Il faut beaucoup de patience pour aimer de la sorte, et la patience représente les longues études difficiles du pur amour.

Deux coeurs fidèles auprès de moi, un total de trente-neuf années de tendresse, n'est-ce pas assez pour ne point rougir d'être homophile et pour remercier Dieu de m'avoir accordé tant d'amour ?